



**HAL**  
open science

# Brésil, jardin des savoirs, suivi de Conclusion : La Physis et la Polis

Michel Riaudel

► **To cite this version:**

Michel Riaudel. Brésil, jardin des savoirs, suivi de Conclusion : La Physis et la Polis. Presses universitaires de Valenciennes. Jardins de Demain, 2022. hal-04005249

**HAL Id: hal-04005249**

**<https://hal.science/hal-04005249v1>**

Submitted on 26 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

# Brésil, jardin des savoirs

Michel Riaudel  
Lettres Sorbonne Université, CRIMIC (EA 2761)

Le Brésil est né sous le sceau du végétal : le nom que nous lui connaissons découle, selon l'hypothèse la plus fréquemment avancée, de l'intense « trafic » de bois de braise ou brésil<sup>1</sup> sur ses côtes, après sa « découverte » de 1500 (fig. 1). Comme l'a montré Laura de Mello e Souza<sup>2</sup>, le toponyme s'est imposé au cours du XVI<sup>e</sup> siècle contre les appellations officielles initiales de Terre de la Vraie Croix, puis de Terre de la Sainte Croix. Autrement dit, dans ce débat, les marchands l'ont emporté sur les religieux.



Figure 1. Océan Atlantique Sud-Ouest avec le Brésil, Feuille 5 r° de l'Atlas nautique du monde dit Atlas Miller (Lopo Homem, 1519)

Longtemps la région resta associée à cette idée de jardin, soit qu'on voulût voir en elle des vestiges de l'Éden, comme très tôt Amerigo Vespucci - « Ce qui est certain, c'est que si le Paradis Terrestre se trouve quelque part sur la terre, j'estime qu'il ne doit pas être loin de ces pays [...] »<sup>3</sup> -, soit qu'on l'identifiât au pôle de la nature (autrement dit de la sauvagerie, du primitif) contre la civilisation dont se drapent les Européens, ou encore qu'on la cantonnât au

<sup>1</sup> Le bois de braise ou *Pau Brasil* (*Caesalpinia alpina*) est un arbre de la famille des Fabacées, qui était commun dans la *mata atlântica* avant que celle-ci ne soit démantelée par la colonisation européenne.

<sup>2</sup> Laura de MELLO e SOUZA, « O nome do Brasil », *Revista de História*, n° 145, 2001, pp. 61-86.

<sup>3</sup> Amerigo VESPUCCI, *Le Nouveau Monde. Les voyages d'Amerigo Vespucci (1497-1504)*, trad. introduction et notes de Jean-Paul Duviols, Paris : Chandeigne, 2005, p. 143.

Ce chapitre a été magistralement étudié par Sérgio BUARQUE DE HOLANDA dans *Visão do paraíso. Os motivos edênicos no descobrimento e colonização do Brasil*, São Paulo : Ed. Nacional, coll. « Brasiliana », n° 333, 1985, 4<sup>e</sup> éd. [1<sup>ère</sup> éd. : 1959].

rôle de fournisseur de matières premières et de produits non manufacturés, issus notamment de l'agriculture. En 1663, pour exalter la colonie, le jésuite Simão de Vasconcellos plaçait ainsi en tête des quatre propriétés caractérisant une bonne terre : « Qu'elle se revête de vert : à savoir, d'herbe, de pâturages, et de plantes de genres divers ». Et il poursuivait :

La première chose qu'admirent ceux qui viennent nouvellement sur cette terre, c'est la parure de sa perpétuelle verdure, tant en hiver qu'en été : elle semble être toujours en un éternel printemps, qui ravit les yeux et invite les âmes à louer l'Auteur de la nature ; parce que sans nul doute elle surpasse en cette beauté toutes les autres parties de l'orbe ; celles-ci, la nature ne les orne qu'à moitié au printemps, en leur prêtant la tapisserie qu'elle leur retire en hiver. Au contraire elle orne notre région tout l'été, et l'hiver<sup>4</sup>.

Au XX<sup>e</sup> siècle, l'image d'un Brésil rural a persisté bien après l'urbanisation massive de son territoire. Il est vrai que l'agroalimentaire constitue encore aujourd'hui 40 % des exportations brésiliennes.

C'est en raison de cette histoire, et à contre-courant du titre futuriste de cette rencontre, que nous emprunterons un chemin buissonnier et remonterons au XVIII<sup>e</sup> siècle, un moment où le jardin colonial brésilien est un véritable carrefour de savoirs variés ; où ce quasi Éden mobilise et enchâsse différents régimes de connaissance :

1. un savoir pratique dont la visée est immédiate et quotidienne : apprendre à utiliser la flore pour vivre et survivre, se soigner, manger... ;
2. un savoir scientifique, conceptuel en quelque sorte, qui médiatise ce savoir pratique, selon la logique énoncée par Claude Lévi-Strauss dans *La Pensée sauvage* : « Le savant ne dialogue jamais avec la nature pure, mais avec un certain état du rapport entre la nature et la culture<sup>5</sup> » ;
3. un savoir symbolique, dont la fonction est d'organiser le monde autour de valeurs et de sens.

À ces trois logiques qui induisent chacune, entre autres, un rapport propre à la temporalité, des protocoles de vérité, correspondent trois types d'ouvrages : les répertoires comme celui que dresse en 1624 Frei Cristóvão de Lisboa<sup>6</sup> ; des relevés systématiques qui vont s'intensifier au XVIII<sup>e</sup> siècle ; et la production poétique et édifiante sur laquelle nous allons nous attarder. Certes ces régimes de savoirs peuvent apparaître entre eux poreux, dans les productions écrites dont nous disposons : du poétique ou de l'utilitaire se nichant dans un texte savant, le politique coalisant le moral et le pragmatique... Mais transferts et conversions d'un régime à l'autre s'opèrent pour l'essentiel sur le terrain, par capillarité et contiguïté, en quelque sorte métonymiquement. Cette porosité dans leur mise en œuvre, sur la base d'un enchevêtrement plus ou moins conscient de présupposés, nous la démêlons nous-mêmes après-coup à partir de nos propres catégories épistémologiques et cognitives. Témoigne de ces conflits de régimes notre compréhension occidentale embarrassée des pratiques de cure du chamanisme. C'est aussi ce télescope qui amène Samir Boumediene à conclure que le projet d'*estanco* de la

---

<sup>4</sup> Simão DE VASCONCELLOS, *Chronica da Companhia de Jesu do Estado do Brasil, e do que obraram seus filhos n'esta parte do Novo Mundo...*, Lisbonne, A. J. Fernandes Lopes, 2<sup>e</sup> édition correcte et augmentée (1<sup>re</sup> éd. : Henrique Valente de Oliveira, 1663), vol. 1, pp. CXXV-CXXVI. Sauf mention contraire, nous traduisons.

<sup>5</sup> Claude LEVI-STRAUSS, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 29. On pourrait en illustrer la perspective avec cette description fournie par Jussieu, d'après le système de Tournefort : « Le quinquina est une nouvelle espèce d'arbres, qui appartient à la vingtième famille entre la sixième et la septième classe, formant ainsi une nouvelle section d'arbres à fruit, infundibuliforme, à fleur monopétale et dont le calice se transforme en fruit multiscapulaire. », in Samir BOUMEDIENE, *La Colonisation des Savoirs. Une histoire des plantes médicinales du « Nouveau Monde » (1492-1750)*, Vaulx-en-Velin, Les éditions des mondes à faire, 2016, p. 269.

<sup>6</sup> CRISTÓVÃO DE LISBOA, *História dos animais e árvores do Maranhão*, Lisbonne, Arquivo histórico ultramarino-Centro de Estudos históricos ultramarinos, 1967. Jusqu'à cette publication, le manuscrit de ce franciscain était resté inédit.

Couronne espagnole, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle — un projet d'abord d'ordre pratique, qui cherche à instaurer un monopole de l'exploitation du quinquina — est « en vérité le point de départ d'une colonisation scientifique de l'Amérique ». En a découlé à ses yeux « une série d'expéditions botaniques dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup> » : Pehr Loeffling (un disciple de Linné) en 1754 au Venezuela, Martín Sessé en 1786 au Mexique, Alessandro Malaspina en 1794, le long des côtes du Pacifique. D'un enjeu de pouvoir (et de *propriété*, au sens de possession) naît un geste savant au service d'une puissance, dont les *propriétés* qu'il va dégager (au sens de qualités, vertus) serviront aussi l'humanité toute entière.

Du côté des équivalents portugais, on connaît l'expédition d'Alexandre Rodrigues Ferreira, qui a sillonné l'Amazonie et le Centre-Ouest brésilien de 1783 à 1792, même si son « voyage philosophique » ne sera à son tour édité que tardivement<sup>8</sup> (et partiellement). Mais, quelques décennies plus tôt, le marquis de Pombal avait déjà insufflé aux sujets de la Couronne une disposition « savante » par l'envoi de missions soucieuses autant de démarquer les territoires à la suite du Traité de Madrid de 1750 (entre les royaumes portugais et espagnol), que d'explorer les ressources locales. En témoignent, entre autres, le manuscrit laissé par l'italien Antonio José Landi : *Descrizione di varie piante, frutti, animali, passeri, pesci, biscie, rasine, e altre simili cose che si ritrovano in questa Capitania del Gran Pará* (1772-1773)<sup>9</sup> ou la correspondance inédite de Francisco Xavier de Mendonça Furtado, le frère de Pombal<sup>10</sup>, gouverneur de l'état du Grão Pará et Maranhão et administrateur de la compagnie générale de commerce créée en 1755 sur le modèle hollandais. La population est dans le même temps encouragée à grossir les rangs des petits botanistes de l'empire et à faire remonter des informations de terrain.

Cette cartographie attentive aux conditions de la culture du coton ou de l'indigo, au renouveau potentiel des ressources, trouve une autre expression dans la description versifiée de la faune et de la flore brésilienne qui devient alors un *topos* de la poésie coloniale. Le célèbre « À Ilha da Maré termo desta cidade da Bahia<sup>11</sup> » de Manoel Botelho de Oliveira, figurant dans un recueil paru en 1705, sera imité en 1769 par une « silva » de Frère Manuel de Santa Rita Itaparica : *Descrição da Ilha de Itaparica, Termo da Cidade da Bahia*. Auparavant, on a pu en lire une sorte de transposition prosifiée dans, par exemple, les

---

<sup>7</sup> *La Colonisation des Savoirs*, op. cit., p. 282. Le projet d'Ensenada a été édicté en 1751.

<sup>8</sup> Voir notamment Alexandre Rodrigues Ferreira, *Viagem filosófica pelas capitánias do Grão Pará, Rio Negro, Mato Grosso e Cuiabá*, Rio de Janeiro, Conselho Federal de Cultura, 1971. Iconografia v. 1 : geografia e antropologia ; v. 2 : zoologia. Alexandre Rodrigues Ferreira, *Viagem filosófica pelas capitánias do Grão Pará, Rio Negro, Mato Grosso e Cuiabá. Memórias : zoologia e botânica*, Rio de Janeiro, Conselho Federal de Cultura, 1972. Alexandre Rodrigues Ferreira, *Viagem filosófica pelas capitánias do Grão Pará, Rio Negro, Mato Grosso e Cuiabá. Memórias : antropologia*, Rio de Janeiro, Conselho Federal de Cultura, 1974. Et plus récemment : Alexandre Rodrigues Ferreira, *Viagem filosófica ao Rio Negro*, Belém, Museu Paraense Emílio Goeldi, 1983 [fac-simile de la première édition parue dans la *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, t. XLVIII (1), 1885 ; t. XLIX (1), 1886 ; t. L (2), 1887 ; t. LI (1), 1888]. Autre édition : Manaus, EDUA/Editora INPA, 2007. Et Cristina Ferrão et José Paulo Monteiro Soares (dir.), *Viagem ao Brasil de Alexandre Rodrigues Ferreira. II*, 3 vol., Petrópolis, Kapa Editorial, 2003.

<sup>9</sup> Isabel Mayer Godinho Mendonça, *Antonio José Landi (1713- 1791) : um artista entre dois continentes*, Lisbonne, Fundação Calouste Gulbenkian, 2003.

<sup>10</sup> In Marcos Carneiro de Mendonça, *A Amazônia na era pombalina*, Rio de Janeiro, Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro, 1963, 3 vol. Voir aussi : Anônimo [José Monteiro de Noronha], *Roteiro da Viagem da Cidade do Pará até as últimas colônias do Sertão da Província (1768)*, Lisbonne, Academia Real das Ciências, coleção de Notícias para a História e Geografia das Nações Ultramarinas, 1856, vol. 6. Réédition : José Monteiro de Noronha, *Roteiro da Viagem da Cidade do Pará até as últimas colônias do Sertão da Província*, Pará : Typographia de Santos & Irmãos, 1862 ; et Francisco Xavier Ribeiro de Sampaio, *Diário de viagem que em visita, e correição das povoações da Capitania de S. José do Rio Negro fez o ouvidor e intendente da mesma (1774-1775)*, Lisbonne, Typografia da Academia, 1825.

<sup>11</sup> In Manoel Botelho de Oliveyra, *Musica do Parnasso dividido em quatro coros de rimas portuguesas, castelhanas, italianas, & latinas*, Lisbonne, Officina de Miguel Manescal, 1705.

premiers chapitres de l'*Histoire de l'Amérique portugaise* de Sebastião da Rocha Pitta<sup>12</sup>. En 1781, au chant VII de l'épopée de Santa Rita Durão, *Caramuru*, le héros Diogo Álvares, pour répondre à la curiosité du roi français Henri II, décrit longuement le Brésil à travers ses animaux et ses végétaux : une synthèse entre la vision du *fazendeiro* de cour qu'est Rocha Pitta et ces modèles de poésie didactique<sup>13</sup>.

Sans entrer dans le détail de ces textes, on en dégagera deux remarques. D'une part ces listes constituent de véritables hymnes à une colonie dont on affirme, à travers eux, l'identité et la richesse. Sans nul esprit séparatiste, ces « Brésiliens » exaltent leur terre, plantant ainsi ce qui apparaît à certains (au risque de l'anachronisme) comme le germe d'une affirmation nationale ou proto-nationale. Comme si le Brésil nation avait d'abord été la corne d'abondance du monde post-colombien. Le second point tient à l'évolution et la tension qui nourrissent ces énumérations, prises entre deux logiques, l'une économique, pré-physiocratique, guidée par un souci de rentabilité, et l'autre, parfaitement baroque dont la source majeure se trouve dans l'extraordinaire traité moral et politique d'Antônio do Rosário : *Frutas do Brasil numa nova, e ascetica Monarchia, consagrada à Santíssima Senhora do Rosário*, de 1702<sup>14</sup>.

Cet homme, né à Lisbonne semble-t-il en 1647, a appartenu à l'ordre des Augustins déchaussés (comme plus tard Santa Rita Durão), avant d'entrer chez les Franciscains capucins, une branche portugaise de l'ordre distincte des capucins. En 1686, il se met au service de la Province de saint Antoine du Brésil et visite, à partir de Salvador, les villages relevant de la juridiction franciscaine. Si l'on se fie au début du titre et à l'un des deux index de son ouvrage, on pourrait s'attendre à lire un catalogue des fruits brésiliens. Toutefois, tout y est figuration d'une monarchie idéale.

Les terres selon les influences diverses du Ciel, de même qu'elles produisent des hommes de plusieurs couleurs, produisent avec la même diversité d'infinies castes de fruits : cette Amérique du Portugal, comme il s'agit d'un nouveau monde, qu'après de nombreux siècles ont découvert les Portugais, comme c'est le nouveau Ciel, et la nouvelle terre, qu'a vus et prévus saint Jean dans son Apocalypse : *Vidi Cælum novum, & terram novam*, elle produit des fruits nouveaux dans les formes, les couleurs et les saveurs, bien différents de ceux qui naissent dans l'ancien monde, et c'est en quoi ils sont mystérieux, et dignes d'allégoriser en eux une nouvelle et ascétique Monarchie<sup>15</sup>.

Nous sommes dans le monde des analogies et des allégories, où tout décline l'image de Dieu. Chaque élément microcosmique a sa correspondance à l'échelle du macrocosme, et réciproquement, de sorte que la métaphore y acquiert une valeur moins poétique qu'heuristique. Le savoir botanique n'y est pas tourné vers un usage matériel, économique, alimentaire ou médical, ni même vers une structuration désintéressée de l'univers, affaire des « curieux », mais il permet de déchiffrer les desseins divins, et en particulier l'organisation politique et sociale de la Cité idéale. Il revient donc à un missionnaire comme Antônio do Rosário, franciscain en phase avec la Création la plus intuitive, d'enseigner les leçons de cette « science mystique », sans empiéter sur la science des corps :

[...] ici dans le monde nouveau, le monde du Brésil, la Monarchie des fruits, le Roi, la Reine, les trois États, Ecclésiastiques, Noblesse et Peuple, sont comme Dieu les a faits ; et la nature les a créés pour la gloire du Créateur, pour sustenter le corps, édifier l'âme de ses

<sup>12</sup> Sebastião da Rocha Pitta, *História da América Portuguesa desde o Anno de Mil e Quinhentos do seu Descobrimto até o de Mil e Setecentos e Vinte e Quatro*, Lisbonne : Joseph Antonio da Sylva, 1730.

<sup>13</sup> Voir Michel Riaudel, *Caramuru, un héros brésilien entre mythe et histoire*, Paris : Pétra, 2017 [2<sup>nde</sup> édition], p. 160-177.

<sup>14</sup> Lisbonne, Antônio Pedrozo Galvão, 1702. Il existe notamment une édition fac-simile due à la Fundação Biblioteca nacional (Rio de Janeiro, 2008). Toutefois nous renverrons ici à l'édition originale, consultable en ligne : <http://docvirt.com/docreader.net/DocReader.aspx?bib=LIVROSMP&PagFis=16333&Pesq=>

<sup>15</sup> *Ibid.*, s./p. [25].

moralités mystiques spirituelles, qui sont notre obligation, et non avec les vertus, et propriétés naturelles, qui appartiennent aux Médecins, et aux Chirurgiens du corps. Il est vrai que la science mystique est médecine de l'âme, mais elle ne se mêle pas de ce qui relève de la santé corporelle, ou de la simple curiosité de ceux qui parlent et n'agissent pas, de ceux qui observent, mais n'écrivent pas.

Son traité qui, au contraire de saint Augustin dont la Cité divine relève de l'eschatologie et non de la réalité *hic et nunc*<sup>16</sup>, superpose plan terrestre et projet céleste, s'organise en trois paraboles. La première traite du roi des fruits, l'ananas, la deuxième de la reine, la canne à sucre, et la troisième du reste du corps social. En voici le début :

### **Chapitre I. De l'Ananas, Roi des fruits.**

L'Ananas naît avec la couronne en Roi ; sur son écorce qui semble un brocard d'anones écaillieuses, se trouve l'étoile royale ; sur ses pointes tels des archers sa garde ; par ses insignes Royaux grâce auxquels la nature la fait si singulier, de grande et superbe stature, il a la forme digne d'empire sur les autres fruits de l'univers ; mais par les parties, et qualités qu'il possède pour bien gouverner, il est le Prince parfait, parce qu'il est sévère et suave, étant au goût le plus grand délice ; et tout en étant si bon, suave et délectable, il est très sévère, âpre, et cruel envers les criminels, ceux qui portent plaies et blessures : rigueur et douceur à la fois, c'est l'axiome du meilleur gouvernement [...]<sup>17</sup>.

L'herméneutique combine l'apparence du fruit et les saveurs qu'il nous procure. Et, puisque dans cet univers tout est emboîtement, la monarchie est à la fois un principe social extérieur et un principe moral intérieur, dans la mesure où « Tout homme est Roi de lui-même<sup>18</sup> ». Il importe en outre que la leçon soit transmise par une flore caractéristique du Nouveau Monde, comme s'il recelait des enseignements inaccessibles avant 1500. Il y a là un privilège accordé au Brésil.

La dame du Rosaire, dit l'Église, composa également le livre du monde avec son divin Compositeur : [...] Qu'est-ce que le monde ? Un livre de la divinité, œuvre de la divine toute-puissance, a dit le grand Antoine d'Égypte. Au premier tome du livre du monde la Dame ébaucha son Rosaire en fleurs ; au second tome du monde, qu'est le Brésil, elle estampa le Rosaire en fruits, pour accomplir ce qui est dit par Salomon dans les Cantiques [...]. La Dame voulut que son très saint Rosaire soit fleuri et fructifère, qu'il ait des fleurs l'agréable et des fruits l'utilité ; c'est pourquoi en fleurs en Europe, et en fruits en Amérique<sup>19</sup>.

La suite développe de façon non moins fascinante et merveilleuse les attributs de la canne à sucre, la figuration de la Passion du Christ dans la passiflore (ou maracujá), la trace de la croix au cœur de la banane, ce qui en fait le fruit des charpentiers...

Neuf ans après ce jardin des correspondances, aujourd'hui passablement oublié et insolite, voit le jour un livre vite étouffé, le *Cultura e opulência do Brasil por suas drogas e minas* du jésuite André João Antonil<sup>20</sup>. Aussitôt retiré de la circulation et détruit par les autorités portugaises, mais de nos jours plus abondamment cité que le maître ouvrage d'Antônio do Rosário, il s'employait à annoncer au monde, au fil de quatre parties consacrées

---

<sup>16</sup> Nous sommes aussi, dans le fond comme sur la forme, très éloignés de la rhétorique politique de Machiavel, dont Romain Descendre rapproche les images et métaphores paysagères de la cartographie et de la perspective aérienne de Leonardo da Vinci. Voir : Romain Descendre, « L'arpenteur et le peintre », *Laboratoire italien* [Online], 8 | 2008 : <http://laboratoireitalien.revues.org/117>

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 1-2 [26-27].

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 6 [31].

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 17-18 [42-43].

<sup>20</sup> André João Antonil, *Cultura e opulência do Brasil*, Belo Horizonte : Itatiaia ; São Paulo : Edusp, 1982 [1711].

successivement à la canne, au tabac, à l'or, à l'élevage et ses dérivés, le potentiel économique brésilien dont il critiquait au passage certains modes d'exploitation prédateurs de la colonisation. Antonil préfigure une nouvelle rationalité, tandis qu'émerge, toujours dans cette première moitié du siècle, un modèle poétique arcadien promu sous le roi João V : la vision édénique y cède le pas au *locus amœnus* que cultiveront avec éclat et émotion les poèmes de Cláudio Manuel da Costa, dans une tension entre les reliefs rudes et escarpés du Minas et la douce harmonie de la nature portugaise. Qu'on en juge par le second quatrain du deuxième sonnet de son recueil *Obras*, paru en 1768 à Coimbra, où il décrit négativement sa région, par opposition aux berges du Mondego :

Tu ne vois pas l'ombrage si frais, accueillant  
D'aulnes couvrir tes bords de leurs feuilles fournies ;  
Ne vois Nymphes chanter, ni paître la brebis  
Dans l'après-midi clair de l'été suffocant<sup>21</sup>.

Le jardin a changé de monde, le monde a changé ses jardins. À son retour d'exil italien, qui précède la rédaction de son épopée, Santa Rita Durão trouve à Coimbra l'ordre d'un tout nouveau jardin botanique, à l'instar de ceux qui fleurissaient dans le reste de l'Europe. Signe que le jardin cesse d'être une sculpture ou un paysage pour devenir un répertoire d'espèces et simples, mais aussi qu'il évolue du lieu privé, réservé à l'aristocratie ou au roi, vers l'espace public.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'ombre du voyage américain d'Alexandre de Humboldt (qui n'a pu que contourner le Brésil) planera sur les voyageurs arpenteurs et marquera considérablement le rapport au paysage. Une ombre à orientation variable comme l'illustrent deux Français ayant débarqué à Rio de Janeiro en 1816, à quelques mois d'intervalle, et qui revendiquent chacun sa tutelle. Bien qu'arrivé avec la mission diplomatique du duc de Luxembourg, le botaniste Auguste de Saint-Hilaire sillonnera le pays pour son compte, à ses frais, hors de toute « mission », parcourant quelque 14 000 kilomètres en six années. Il en rapportera non seulement de précieuses descriptions de plantes, mais des journaux de voyage qu'il publiera à son retour en France, exceptionnels sources ethnographiques sur les régions traversées. Mais il faut plutôt se reporter à ses « notes explicatives » qui complètent *L'Herbier poétique* d'Eugène Villemin<sup>22</sup>, fleuron tardif de la poésie descriptive en vogue au début du siècle, pour saisir la perspective de celui promu à son retour professeur à la Faculté des Sciences et membre de l'Institut.

Les alexandrins de Villemin :

La corolle des fleurs qui s'ouvre façonnée  
En roue, en tube, en cloche, en coupe, en entonnoir,

sont ainsi commentés par Auguste de Saint-Hilaire :

La fleur complète se compose de quatre à six ordres d'organes différents, disposés en cercles ou verticilles sur un réceptacle commun. Le premier de ces verticilles est le calice formé de folioles qui conservent la couleur verte des feuilles de la tige. Au-dessus de lui s'élève la corolle dont les feuilles plus délicates que celles du calice et presque toujours agréablement colorées, ont été appelées pétales. [...] <sup>23</sup>

---

<sup>21</sup> « Não vês nas tuas margens o sombrio, / Fresco assento de um álamo copado; / Não vês Ninfa cantar, pastar o gado / Na tarde clara do calmoso estio. », in Cláudio Manuel da Costa, Tomas Antônio Gonzaga et Alvaranga Peixoto, *A poesia dos inconfidentes*, Domicio Proença Filho (éd.), Rio de Janeiro: Nova Aguilar, 1996, p. 51.

<sup>22</sup> Paris, Jules Laisné Libraire-éditeur, 1842.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 332.

La poésie, même didactique, est mise en coupe par une implacable taxinomie. En revanche, les *Scènes de la nature sous les tropiques et de leur influence sur la poésie* de Ferdinand Denis<sup>24</sup>, parues cinq ans après son retour à Paris, bien qu'elles rappellent dès le titre les *Tableaux de la nature* de Humboldt<sup>25</sup> (exemplaires des sommes de savants missionnaires), tirent son modèle vers une libération de l'imaginaire :

Mon ouvrage a donc deux buts ; celui de rappeler l'influence de la nature sur l'imagination des hommes qui vivent dans les pays chauds, et celui de faire connaître aux Européens le parti qu'ils peuvent tirer des grandes scènes dont ils n'ont souvent qu'une idée imparfaite<sup>26</sup>.

Science et poésie peuvent continuer d'exercer l'une sur l'autre une mutuelle fascination, il n'empêche, cette fascination ne fait peu à peu qu'accentuer le fossé qui les sépare, creusé par la tentation de l'objectivation, la réduction absolue de la subjectivité qui seule, croit-on, sera apte à rendre compte des mesures du monde. Denis veut échauffer et stimuler les esprits par la nature brésilienne et tropicale, déclencher des récits ; Saint-Hilaire veut une description qui épuise le réel, en classe la moindre singularité.

\*

N'est-ce pas aussi là le défi lancé aux jardins de demain ? Qu'ils soient capables de cristalliser une diversité de régimes de connaissances, de tresser ensemble une technicité, des savoir-faire, une raison pratique, et la dimension symbolique, un récit « fabuleux » (c'est-à-dire politique) qui porte une vision écologique et sociale, non des trois ordres comme celle d'Antônio do Rosário, mais d'égalités, qui pointe une façon d'habiter notre nature rêvée.

---

<sup>24</sup> *Scènes de la nature sous les tropiques et de leur influence sur la poésie*, suivies de *Camoens et Jozé Indio*, Louis Janet, 1824.

<sup>25</sup> A. de Humboldt *Tableaux de la nature ou Considérations sur les déserts, sur la physionomie des végétaux, sur les cataractes de l'Amérique* [etc.], trad. J. B. B. Eyriès, 2 tomes, Paris, Gide fils, 1828.

<sup>26</sup> *Scènes de la nature...*, *op. cit.*, p. iij.



## Conclusion de la section

### La physis et la polis

Demain comme hier, l'art du jardin est politique. Jacques Rancière rappelle le commentaire formulé par Edmund Burke dans ses *Réflexions sur la Révolution en France* : « à la manière de leurs décorateurs de jardin, [les législateurs français] nivellent exactement toute chose<sup>27</sup> ». Par-delà la mauvaise foi du conservateur britannique, qui vise 1789 à travers un « dessin » conçu sous l'Ancien Régime, la pique montre combien le jardin est imaginé, produit et signifié par l'homme.

Ce qu'illustrent le parc botanique Burle Marx à Maracaibo tout comme l'identification du Brésil colonial à des versions revisitées de l'Éden ou à certains de ses végétaux, c'est que toujours y sont mis en jeu des récits et des identités, une façon de se représenter, dans l'écart et la singularité, par exemple d'un espace régional ou continental. D'une certaine façon, comme l'« esprit français » est associé à un type de parc, l'idée d'Amérique latine et sa cartographie botanique vont de pair ; et le jardin de Maracaibo, en se constituant en une sorte de musée vivant et à l'air libre, mobilise une conception de la mémoire et du patrimoine, comme la traduction d'un idéal-de-soi qu'il s'agit littéralement de préserver et de cultiver, *colo* et *cultus* réunis.

C'est aussi en quoi la politique des jardins décline une conception du social, de ce qui fait société. En passant du vivrier à la floriculture, étape précédant l'espace vert, les hypothèses d'aménagement de Ouagadougou risquent non seulement de séparer nettement l'urbain du champêtre, mais aussi de gentrifier en quelque sorte la ville, en privilégiant le décoratif, l'ornemental, dans un monde qui devrait réinventer son lien avec la *nature*. À Saint-Domingue, cette évolution résultera d'équilibres entre diverses conceptions des principes de la survie, de la tradition et de l'enracinement, du développement et de la modernité, sinon du « progrès ». S'y côtoient ou s'y affrontent des horizons divers, populaires ou technocratiques, à la fois écologiques (la topographie et l'environnement durable) et éco-nomiques (l'autosuffisance alimentaire).

En ce sens, l'« écologisme des pauvres » dominicains, toute réponse pragmatique à une situation concrète et objective qu'il soit, n'en reste pas moins implicitement discriminant de ce qui est bon et de ce qui ne l'est pas, producteur de hiérarchies et de pratiques. L'empirisme aussi « fabrique » ses évaluations. C'est dire que, plus profondément, ces *écosystèmes*, jardinages et jardins, appellent un travail sémiologique qui doit permettre de penser leurs outils et complexes épistémiques, en tant qu'agglutination de savoirs et de valeurs. Ainsi en va-t-il, entre autres, de la fonction pédagogique et didactique que Roberto Burle Marx attribue au jardin, et avec elle, sa compréhension pragmatique de la transmission en milieu citadin — citoyen.

Ces études de cas nous invitent, finalement, à un effort de plus pour circonscrire la notion même de jardin. Plus que domestiquée, la nature y serait-elle domestique, directement liée à un habitat plus ou moins concentré ? Ou du moins renvoyant à un espace réduit ? La première définition proposée par le TLFi<sup>28</sup> se révèle très ouverte, pour ne pas dire flottante : « Terrain *généralement* clos, attendant *ou non* à une habitation, planté de végétaux utiles *ou* d'agrément » (nous soulignons). Émergent donc trois paramètres : la clôture (contenue dans l'étymon francique), d'où découle aussi l'échelle, la proportion ; la localisation ; la destination

---

<sup>27</sup> Apud Jacques Rancière, *Le Temps du Paysage. Aux origines de la révolution esthétique*, Paris, La Fabrique, 2020, p. 91.

<sup>28</sup> <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?13;s=434550855;r=1:nat=:sol=2;>

(c'est-à-dire aussi l'usage). Tous les trois présents et en débat dans les exemples qui précèdent. Il resterait à en introduire un quatrième, qui bouscule ce qui restait de frontière entre nature et culture : le rapport qu'il entretient non plus avec les réalités terrestres, mais au « monde invisible » — qui ne les structure pas moins. Dans un chapitre « Le jardin et la forêt », Philippe Descola explique en quoi, chez diverses ethnies d'Amazonie ou de Nouvelle-Guinée, ces espaces s'articulent non à la distinction entre « domus » et « silva », mais à ce qui est planté par l'homme ou fourni par les esprits :

l'opposition du sauvage et du domestique [...] doit son présent pouvoir de conviction aux aléas d'une évolution des techniques et des mentalités que d'autres peuples n'ont point partagés. [...] C'est là un fétiche qui nous est propre, fort efficace au demeurant, comme tous les objets de croyance que les hommes se donnent pour agir sur le monde<sup>29</sup>.

De quoi réintégrer dans l'observation de nos topographies, au-delà de leurs aspects écologiques, techniques ou socio-économiques, une dimension « animiste », qu'elle soit *foi* dans le local ou le néolibéralisme — comme pourrait d'ailleurs le suggérer la conclusion de l'étude sur les *barrios* de Saint-Domingue ? La ruse du jardin, comme on parle de la ruse de l'histoire ? Certains *jardiniers* semblent parfois emporter la terre avec eux.

---

<sup>29</sup> Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, coll. « Folio-Essais », 2005, p. 112-113.